

Journée d'étude « Le Rire », vendredi 1er avril 2016

École doctorale des humanités, Strasbourg

*Le rire dans Les Buddenbrook de Thomas Mann*

Maria Maruggi

EA 1337, *L'Europe des lettres*

Dans *Les Buddenbrook*, Thomas Mann relate l'histoire de la décadence d'une famille de commerçants de Lübeck, à travers quatre générations, de 1835 à 1877<sup>1</sup>. Le caractère tragique du déclin de cette famille et la décadence des valeurs traditionnelles de la bourgeoisie, s'accompagnent d'un sens aigu de l'ironie. En effet, le rire dans *Les Buddenbrook* se fait à travers l'ironie la plus subtile.

Nous démontrerons comment le rire est omniprésent chez les représentants la vieille génération des Buddenbrook, tandis qu'un sentiment plus grave et pessimiste de l'existence s'empare des représentants des nouvelles générations. Cette spiritualité annonce le déclin de la firme familiale mettant fin à ce rire léger qui avait caractérisé la vieille génération.

Comme l'a souligné Jean Fougère dans son étude, « *Thomas Mann ou la séduction de la mort* », « Les Buddenbrook sont riches et puissants et cependant condamnés à mort parce qu'incapables de résister aux bouleversements sociaux du XIX<sup>e</sup> siècle. Quelque chance leur serait restée d'évoluer et de survivre si dans leur sang de bourgeois réalistes et un peu bornés, n'avait éclos des germes corrupteurs »<sup>2</sup>. Nous verrons comment le fils du vieux Buddenbrook, montrera les premiers symptômes de ces germes de la décadence qui seront fatales pour ses fils.

Dès les premières pages du roman, émergent, chez les Buddenbrook, la fierté d'appartenir à une classe sociale supérieure et le respect religieux envers l'institution familial. À cela s'ajoute une foi inébranlable dans les affaires qui remplace la foi religieuse. Le vieux Johann Buddenbrook se présente à nos yeux comme un homme aux idées conservatrices, qui reste fidèle à la mode de son temps et à la division de la société en classes.

Comme l'a souligné Georges Minois dans son « Histoire du rire et de la dérision », le

---

1 MANN Thomas, *Les Buddenbrook: le déclin d'une famille*, traduit de l'allemand par Geneviève Bianquis, Paris, Fayard, 1932, 1965.

2 FOUGÈRE Jean, *Thomas Mann ou la Séduction de la mort*, Paris, Éd. du Pavois, 1947, p. 34-35.

« savoir rire est une qualité strictement noble, synonyme pour les aristocrates de bonnes manières »<sup>3</sup>.

Ce « savoir rire » apparaît lorsque la vieille génération se confronte à la nouvelle génération en matière de politique et d'idéaux pratiques de l'existence. Si la nouvelle génération possède un sens tragique du cours de l'histoire, les représentants de la vieille génération restent attachés à « une époque plus insouciante ».

La première partie du roman, est consacrée au dîner que la famille organise pour inaugurer la nouvelle maison dans la Mengstrasse. Parmi les invités figurent le pasteur Wunderlich et le poète Jean-Jacques Hoffstede, amis du vieux Johann Buddenbrook. Ces chapitres sont emblématiques de la position de la vieille génération face à l'histoire. En effet, les faits historiques y sont narrés par anecdotes.

Durant le dîner, l'argenterie de table fait l'objet du souvenir que le pasteur Wunderlich a de sa rencontre, par le passé, d'avec Madame Buddenbrook, à l'époque où le prince Blücher était en fuite, et que les Français de Napoléon occupaient Lübeck. Il est question de la Bataille de Lübeck en 1806 après la défaite prussienne à Iéna. Lübeck s'était déclaré neutre mais le prince Blücher s'y était réfugié. Lübeck est prise par les troupes françaises en novembre et, malgré sa neutralité, la ville est livrée au pillage.

Dans le texte, le pasteur raconte l'atmosphère qui régnait « un après-midi de novembre, froid et pluvieux à faire pitié. Je remonte l'Alfstrasse après avoir rempli les devoirs de mon ministère, tout en songeant à la rigueur des temps. Le prince Blücher avait évacué la ville ; les Français l'occupaient, mais on remarquait peu d'agitation. Les rues étaient silencieuses, les gens se calfeutraient chez eux et se gardaient de sortir. Le boucher Prah, qui, du seuil de sa porte, les mains dans les poches de son pantalon, avait clamé de sa voix la plus tonitruante : « C'est trop fort, c'en est trop ! » vous avait reçu, paf ! Une balle à bout pourtant dans la tête... »<sup>4</sup>. Nous pouvons remarquer le contraste entre le calme qui aux dires du pasteur régnait dans la ville, et la mort soudaine du boucher ! Cependant, le pasteur raconte ces détails comme si le boucher Prah avait été l'objet/victime d'une histoire, ou mieux, d'une mort amusante. Le pasteur continue son histoire ; il est finalement question de sa rencontre avec Madame Buddenbrook. Il s'était proposé d'aller chez les Buddenbrook, mais il précise : juste à ce moment, qui vois-je venir à ma rencontre ? L'objet de notre unanime vénération : Madame Buddenbrook en personne. Mais dans quel état ! Elle court sans chapeau sous la pluie ; c'est à peine si elle a jeté un châle sur ses épaules. Elle vole plus qu'elle ne marche, et sa coiffure est un véritable chaos...Oui, c'est bien vrai Madame, c'est tout juste si cela

---

3 MINOIS Georges, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Fayard, 2000, p. 423.

4 MANN Thomas, *Les Buddenbrook: le déclin d'une famille*, op. cit., p. 30.

pouvait encore s'appeler une coiffure »<sup>5</sup>. Le pasteur semble franchement surpris de l'état dans lequel Madame Buddenbrook, se montre dans la rue. Or, quand il lui demande où elle court elle lui répond : « adieu ! Tout est fini ! Je descends me jeter dans la Trave ! ». Le pasteur demande à Madame Buddenbrook les raisons de cet acte et elle lui répond : « ce qui s'est passé ? Crie-t-elle tremblante, ils ont mis la main sur l'argenterie, Wunderlich ! ».

Les effets comiques apparaissent dès la première ligne de ce passage, le pasteur raconte d'une manière amusante le drame vécu par les habitants de Lübeck, sous l'occupation des troupes françaises. La rencontre avec Mme Buddenbrook n'est pas privée de comique, sa coiffure retient toute l'attention du pasteur. À son tour, la réaction de la dame à la vue du pillage de son argenterie, n'est pas moins amusante, elle veut se suicider.

En voulant aider madame Buddenbrook, le pasteur se propose d'affronter tête-à-tête les soldats, et de récupérer ses couverts. Une fois arrivés chez elle, le pasteur adresse la parole à la milice aux prises avec l'argenterie et leur demande avec qui d'entre eux pourrait-il s'entretenir, « Avec nous tous, papa ! » répondirent ces hommes.

Cette réponse nous fait penser au manque de respect de ces soldats pour les hommes de foi.

Le sergent Lenoir s'avance et salue le pasteur et madame Buddenbrook de la main gauche, car dans la droite il tenait des cuillers d'argent. Le pasteur demande les raisons de ce pillage en raison du fait que la ville n'avait pas « fermé ses portes à l'Empereur ».

\_ « Que voulez-vous ? Répliqua-t-il, c'est la guerre ! Nos gens ont besoin de ces couverts... ».

Le pasteur l'interrompt avec une ruse très subtile et amusante :

Vous devriez agir avec plus de ménagements. Cette dame, la maîtresse de la maison, (...) n'est pas, comme vous le croyez, une Allemande ; elle est presque votre compatriote, c'est une Française... \_  
« Quoi ? Une Française ? » s'exclame le sergent Lenoir. Et, continue le pasteur, imaginerez-vous ce qu'ajoute ce grand diable de spadassin ? « C'est donc une émigrée, alors, une ennemie de la philosophie ! »<sup>6</sup>.

On pourrait penser que le sergent ironise sur le fait que sa compatriote soit une émigrée, par conséquent ayant fui la France après la Révolution française, elle aurait également rejetée la philosophie des Lumières.

Le pasteur, confirme le manque de foi de ces soldats à la fin de son récit : « De Dieu, ils n'en avaient point d'autres, certes, que ce redoutable petit homme »<sup>7</sup>. Il est clair que Wunderlich fait

---

5 Ibid., p. 31.

6 Ibid., p. 32.

7 Ibid.

référence à Napoléon, mais cette fois-ci l'Empereur fait l'objet d'une vénération absolue de la part des présents au dîner. Le pasteur regrettait de ne s'être jamais trouvé en présence de Bonaparte, de leur côté le vieux Buddenbrook et son ami le poète Jean-Jacques Hoffstede, « l'avaient vu en personne : le premier à Paris, à la veille de la campagne de Russie, (...) l'autre à Dantzig »<sup>8</sup>. Ce souvenir entraîne, de la part de Hoffstede, le récit d'une anecdote amusante sur Napoléon à Dantzig lors de la prise de la ville en 1807.

Le poète précise :

D'ailleurs, il paraît s'être donné du bon temps à Dantzig. Il circulait alors un mot d'esprit... Le jour, il jouait gros avec les Allemands, le soir, avec ses généraux. « N'est-ce-pas Rapp, dit-il en saisissant sur la table une poignée d'or, les Allemands aiment beaucoup ces petits napoléons ? Et Rapp de répondre : » Oui, Sire, plus que le Grand !... »<sup>9</sup>.

Tout le monde rit, le vieux Buddenbrook observe: « Tout de même, plaisanterie à part, inclinons-nous devant sa grandeur personnelle... Quelle nature ! »<sup>10</sup>.

C'est à ce moment de la narration qu'on finit de s'amuser parce que le consul, le fils du vieux Buddenbrook, intervient et dit qu'il ne comprend pas les raisons de la vénération qu'ils ont pour cet homme qui « assassina le duc d'Enghien et massacra en Égypte huit cent prisonniers... »<sup>11</sup>.

Le pasteur essaie de détourner la gravité de ce discours en lui répondant que « Tout cela a pu être exagéré et faussé »<sup>12</sup>. Le consul lui répond qu'ayant un cœur de chrétien, il ne peut pas comprendre la vénération de son père et de ses amis « pour un être aussi dénaturé ! »<sup>13</sup>. Son visage alors s'immobilise « dans une rêverie lointaine » et « cependant son père et le pasteur Wunderlich «échangeaient, on l'aurait juré, un très léger sourire »<sup>14</sup>.

La rêverie à laquelle le consul s'abandonne, constitue un premier signe de déclin qui anticipe la décadence spirituelle chez les nouvelles générations Buddenbrook. Dès le début du roman, de la description du consul émergent les traits spirituels qui le distinguent de son père et qui ne s'accordent pas trop avec l'éthique pratique d'un homme d'affaires. Le consul est toujours caractérisé avec quelque nervosité, il s'abandonne souvent à ses rêveries. « De son père », précise Thomas Mann, « il avait les yeux bleus, un peu enfoncés et attentifs, avec quelque chose de plus rêveur peut-être dans l'expression »<sup>15</sup>.

---

8 Ibid. p. 33.

9 Ibid.

10 Ibid.

11 Ibid., p. 34.

12 Ibid.

13 Ibid.

14 Ibid.

15 Ibid. p. 15.

La nervosité et la spiritualité sont des indices de décadences qui vont contre l'ordre établi de la société bourgeoise traditionnelle. Au respect religieux de la famille, des traditions et des affaires, commence à se substituer, chez les représentants de la deuxième génération, une majeure attention portée à la spiritualité et à la connaissance de leur propre être.

La conversation avec le père au sujet du sort du jardin que la famille possède au-delà du Burgtor, montre, encore une fois, des dispositions d'esprit opposées.

\_Oui, par ma foi, dit le vieillard, je m'en veux toujours de ne pas m'être décidé, en temps opportun, à le faire transformer d'une façon raisonnable ! Je l'ai retraversé dernièrement. Quelle honte que cette forêt vierge ! Quelle jolie propriété cela ferait si le gazon était soigné et les arbres proprement taillés en cônes et en dés..<sup>16</sup>.

Mais le consul protesta avec véhémence :

« \_Pour l'amour de Dieu, papa ! Je me promène avec tant de plaisir, en été, parmi ses fourrés, tout serait gâté, si la belle et libre nature était lamentablement défigurée par la serpe...

\_Mais quand cette nature m'appartient, n'ai-je, diantre, pas le droit de l'accommoder à mon gré !... » répond le vieux Buddenbrook <sup>17</sup>.

Et le fils, cependant, continua son récit pathétique : « \_Ah ! Père, lorsque je suis couché dans l'herbe haute, sous les arbustes luxuriants, il me semble plutôt que c'est la nature qui me possède ; je n'ai pas, moi, le moindre droit sur elle... ».

Si le vieux Buddenbrook veut exercer son bon droit sur sa propriété et en veut disposer à son goût, son fils a une idée plutôt romantique de ce lieu qui lui permet de rêver, et dont il ne peut pas être le patron parce que, à ses yeux de chrétien, la nature ne peut pas être dominée.

Nous savons que la nature a un rôle prédominant dans la poésie romantique, les sentiments qu'elle inspire permettent à l'homme de vivre de moments privilégiés de communion avec elle.

Thomas Mann, comme l'a souligné Odile Marcel dans « La maladie Européenne, Thomas Mann et le XX<sup>e</sup> siècle »<sup>18</sup>, nous montre la décadence de la vieille bourgeoisie comme un processus interne . En effet, la caractérisation psychologique des protagonistes, reflète les changements historiques et sociales.

Par conséquent, au voltarisme du vieux Johann Buddenbrook et de ses amis, qui avaient combattu dans l'armée contre Napoléon, s'opposent les idées romantiques et religieuses de la Restauration chez son fils le consul. Ce sera à son père, plus tard dans le texte, de démarquer

---

16 Ibid., p. 36.

17 Ibid.

18 MARCEL Odile, *La maladie Européenne, Thomas Mann et le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

l'abîme qui sépare les jeunes des vieux, lorsque son fils l'accuse de ne pas avoir des sentiments chrétiens. « Quelle drôle d'engeance vous faites, vous autres, les jeunes ! La tête farcie de billevesées chrétiennes et de chimères...d'idéalisme ! Et nous autres, les vieux, nous sommes les railleurs sans âme...et avec cela, la Monarchie de Juillet, les idéaux pratiques...»<sup>19</sup>.

La distance entre ces deux générations est claire. Le chef de famille semble être conscient de l'avenir de sa famille et de la banqueroute ; il sait que les idéaux et les chimères des jeunes générations ne correspondent pas aux lois du commerce et des affaires.

En effet, chez les fils du consul, Christian et Thomas Buddenbrook, les symptômes du déclin de la firme familiale se font plus dangereux, la religion laissera sa place à la philosophie de Schopenhauer et au théâtre de Wagner. Comme l'a souligné Jean Fougère, Thomas Mann « sait que la décadence a partie liée avec les artistes, que dès lors qu'un homme, amoureux de la beauté, commence à rêver, ses forces s'épuisent, et qu'il fait usage de son énergie spirituelle pour desservir plutôt que pour servir l'ordre établi ».

Thomas Mann, qui avait lu les « Essais de psychologie contemporaine » de Paul Bourget<sup>20</sup>, et qui connaît le pamphlet de Max Nordau sur la dégénérescence<sup>21</sup>, savait que la décadence entretient un lien très fort avec la pensée des Romantiques, et lui-même en parle dans « Freud et l'avenir »<sup>22</sup>, le texte de la conférence qu'il avait tenue à Vienne en 1936 pour célébrer le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Sigmund Freud.

Selon l'écrivain des Buddenbrook, le romantisme était indissociable de la maladie, comme l'avait ainsi défini Goethe, pour lequel le classique est la santé et le romantisme la maladie.

L'essence la plus intime du romantisme était, aux yeux du jeune écrivain, la séduction de la mort.

Schopenhauer, Nietzsche et Wagner qui influencèrent T. Mann, sont pour lui les maîtres de la maladie, de la décadence, de la mort, du pessimisme et de la psychanalyse.

Thomas et Christian portent en eux les « racines psychologiques de la décadence », ils sont des êtres isolés par rapport à leur classe. Thomas, même s'il a du succès dans les affaires, ne semble pas posséder la fermeté et la conviction propres à un homme d'affaire.

Même si Thomas Buddenbrook est brillant dans les affaires et porte la maison de commerce au succès, il lui manque cette foi inébranlable dans les affaires et dans la tradition, qui avait

19 MANN Thomas, *Les Buddenbrook: le déclin d'une famille*, op. cit., p. 53-54.

20 BOURGET Paul, *Essais de psychologie contemporaine*, Edition définitive revue et augmentée d'appendices Paris, Plon, 1917.

21 NORDAU Max, *Dégénérescence*, traduit de l'allemand par Auguste Dietrich; préface de François Livi Lausanne, Paris, l'Âge d'homme, 2010.

22 MANN Thomas, *Freud et l'avenir*; Conférence faite à Vienne le 8 mai 1936 pour célébrer le 80<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Sigmund Freud.

caractérisée ses ancêtres. Thomas commence à s'interroger sur le sens de son travail et de son existence. Si son père avait trouvé la réponse dans la pitié évangélique et son arrière-grand-père dans le rationalisme, Thomas Buddenbrook la retrouve dans le livre de Schopenhauer. De cette lecture il ne découvre pas une révélation de vie mais la révélation de la mort, du néant.

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer que le rire dans le Buddenbrook exprime une certaine vision du monde. Chez les représentants de la vieille génération le rire est une manière de partager , à travers des histoires amusantes, un passé désormais révolu. Cependant, derrière ces anecdotes nous pouvons constater une sorte de nostalgie du passé de laquelle émerge la critique du réel historique. Si d'une part, le vieux Buddenbrook, le pasteur Wunderlich et le vieux poète Hoffstede semblent s'amuser à travers leurs mots d'esprits et une attitude détachée envers tout ce qui est grave et sérieux, d'autre part, ils n'acceptent pas le présent, ils rejettent les idéologies nouvelles de la restauration. De son côté , son fils, le consul, n'arrive pas à garder ce rire insouciant. En effet, sa spiritualité et sa sensibilité l'empêchent de rire de la gravité de l'histoire. C'est à cette spiritualité, à cette attitude romantique envers la vie, que Thomas Mann attribue le début du déclin commerciale et existentiel des Buddenbrook.